



QUELLE VIE À SOI DANS LA PROSTITUTION ? QUELQUES PISTES DE RÉFLEXIONS À PARTIR DE L'OUVRAGE DE RACHEL MORAN

Milène LE GOFF

Coordinatrice de projets, Université des Femmes

Dans son ouvrage récemment traduit en français « *L'enfer des passes. Mon expérience de la prostitution* », Rachel Moran retrace et analyse son parcours. Elle y énonce avec clarté, honnêteté et intelligence ce qu'était sa vie lors de ces sept années au sein du milieu prostitutionnel, et s'attache à en déconstruire les mythes, préjugés, et tabous. À partir de son expérience et de ses observations, elle brosse un panorama du quotidien des personnes en situation de prostitution et invite à se questionner sur la place d'une vie à soi pendant et après un parcours prostitutionnel.

Rachel Moran est irlandaise, journaliste et autrice d'un ouvrage autobiographique à succès, *Paid for*, qui vient d'être traduit en français sous le titre *L'enfer des passes. Mon expérience de la prostitution*. Elle y retrace sept ans passés à naviguer entre les différents niveaux du système prostitutionnel, de son expérience de rue à celui enfermée dans des bordels, en passant par ses souvenirs d'escorting, de session de photographie pédopornographique à ses périodes de stripteaseuse. Sans fard, elle pointe du doigt les mécanismes d'un système rodé, où les femmes sont les grandes perdantes. À travers son récit, elle brosse l'esquisse de sa vie pendant cette période, ou plutôt, de son absence, et des conséquences psycho-traumatiques du monde prostitutionnel dans lequel elle a navigué de ses quinze ans à ses vingt-deux ans. Grâce à son témoignage, elle permet de prendre la mesure de l'incidence de la prostitution et d'y dénoncer les violences masculines, permises et autorisées par nos sociétés patriarcales, qui ferment les yeux sur les enjeux prostitutionnels. En revenant sur son parcours avec un regard critique, distancié et transparent, Rachel Moran amène son lectorat à s'interroger sur ce que signifie la notion de vie à soi avant, pendant et après un parcours prostitutionnel.

À la lecture de son livre, une question se pose, parmi bien d'autres : quelles circonstances de vies peuvent conduire une adolescente de dix-sept ans à rentrer dans la prostitution ? Quelle vie est envisageable pendant un tel parcours ? Et quels ont été les moyens de s'en extraire, et de se découvrir – une vie à soi ?

Pour comprendre la trajectoire qu'a pris sa vie à l'adolescence, Rachel Moran ouvre son livre sur les raisons qui seraient à l'origine de ce qu'elle a traversé : une famille profondément dysfonctionnelle, l'incidence d'un isolement social important, un départ précipitant un parcours de rue et le rôle clé d'un ancien petit-ami devenu proxénète. De tous ces ingrédients qui se mélangent et se confondent dans son quotidien, Rachel Moran en ressort critique et les soumet à une analyse pointue.

Avant l'entrée en prostitution, il n'y avait déjà pas de vie normale, écrit-elle. Le sentiment de décalage familial, culturel, social et économique a hanté l'enfance de Rachel qui est issue d'un couple parental où son père comme sa mère sont lourdement malades psychiquement. Ils vivent séparés. C'est à Rachel qu'incombe la gestion du quotidien et de la survie de ses autres frères et sœurs. C'est elle encore qui va rendre visite, seule,

à sa mère hospitalisée. Déjà, Rachel Moran réalise que son enfance sort des normes, et qu'elle-même n'arrive pas à se sentir concernée par le monde duquel elle est censée faire partie. Famille en marge d'une société irlandaise en proie à la précarité et à l'absence de soutien des pouvoirs publics, son quotidien est marqué par un jugement social très fort sur la maladie mentale de sa mère, et des difficultés socio-économiques importantes qui en découlent. Le phénomène est par ailleurs documenté dans la littérature scientifique, tant sur l'incidence des maladies psychiques sur la parentalité et son exercice¹, que sur les discriminations subies par les malades et leurs entourages, dont Goffman a montré qu'il est possible d'être discriminé socialement du fait d'être affilié à un individu stigmatisé par le groupe social (il parle ainsi de *courtesy stigma*)².

L'entrée en prostitution se fait alors que l'adolescente a quinze ans, via son petit-ami de l'époque, qui a besoin d'argent et va utiliser leur relation et le corps de Rachel Moran pour subvenir à ses propres besoins. Là encore, les enquêtes criminologiques et sociologiques permettent de resituer l'expérience de Rachel au sein d'un phénomène plus grand, qu'est la prostitution des mineur·e·s.

En France, une récente étude de 2021 brosse un profil concernant les mineur·e·s qui fait écho à la trajectoire de Rachel : une immense majorité de jeunes filles en situation de vulnérabilité familiale avec un point d'entrée dans l'univers prostitutionnel situé entre 14 et 15 ans³. D'autres éléments caractéristiques d'un point de vue sociologique peuvent être mis en parallèle avec le récit rapporté par l'autrice de sa vie, notamment l'incidence de fugues, d'une période d'errance et de rue, d'addictions et le point culminant et déclencheur, la mise en relation avec le milieu prostitutionnel à travers la figure de son petit ami qui va être le premier à la prostituer.

Débutent de longues années sur les trottoirs, à changer de rue, changer de coin, à éviter tel carrefour ou telle zone, à apprendre les endroits où elle peut se mettre et ceux plus dangereux. L'espace de rue devient son espace de travail, qui est lui-même soumis aux injonctions d'autres groupes sociaux : les riverains, les autres prostituées, les proxénètes... Un microcosme social dont Rachel Moran dresse la géographie à travers le portrait de son propre parcours de rue. L'apprentissage de tout un système de survie se fait sur le tas et au gré des expériences malheureuses, ou parfois en échangeant avec d'autres femmes prostituées. Il faut se protéger, et Rachel Moran explique l'avoir appris à ses dépens lors de diverses agressions qui dévoilent la violence quotidienne à laquelle sont soumises les personnes en situation de prostitution. Et c'est ce qui marque dans les chapitres centraux autour de sa vie au sein du milieu prostitutionnel, ce sont deux choses : la peur et l'absence.

La peur d'abord, qui est quotidienne, incursive, mordante, débordante, dévorante. Celle des violences physiques, qu'elles soient sexuelles ou non, mais aussi les violences psychologiques, culturelles, sociales et symboliques, dont les traces marquent son cheminement personnel, et se répercutent sur sa construction intérieure et sa vision d'elle-même. On comprend à travers le récit qu'elle en fait, que les hommes qui la paie, s'achètent son silence, sa soumission, et voilent leur conscience de quelques billets jetés à la dérobée. C'est un univers violent dans lequel évolue Rachel, où tout apparaît de façon terrifiante. La nuit, qui compose sa journée à l'opposé du corps social qui vit le jour, est inquiétante. Mais à force d'errance le long des trottoirs, Rachel Moran exprime aussi ses stratégies pour lutter contre la peur et de trouver dans les lueurs des phares des voitures et sur le trottoir un ersatz de ce qui ressemble à du contrôle ; pouvoir contrôler

qui la paie, même de loin, même sans être sûre est toujours bon à prendre. Bref, la peur imprègne tous les domaines de sa vie d'adolescente prostituée, du logement aux craintes d'avenir, du manque d'alcool et de cocaïne au besoin d'argent pour le lendemain. Le futur finit par ne plus l'effrayer ; il disparaît, dans la lueur des phares et des reflets de la nuit, dans la langueur du soir où son corps se retrouve meurtri.

L'autre facette de la vie de Rachel Moran pendant sept ans, c'est aussi celle de l'absence. Elle brille et illumine presque sa vie entière ; l'absence de repères familiaux, l'absence de son père après son suicide, celle plus largement de sa famille, malgré les distances qu'elle s'impose pour se protéger. L'absence d'un environnement social qui puisse la soutenir et soit extérieur au monde prostitutionnel, l'absence de ressources économiques pour survivre davantage qu'un soir ou deux, l'absence d'espoir d'avoir un jour un autre futur, l'absence de certaines autres prostituées, qui disparaissent, assassinées par les hommes qui les avaient prises en voiture. L'absence se fait la compagne de Rachel Moran pendant toutes ses années de fille puis de femme prostituée. Son récit laisse entrevoir ce qui n'est pas et ne semble pas pouvoir advenir. Il n'y a pas d'espoir dans cette vie-là, pas d'envie, pas de désir. Tout semble figé, annihilé dans un présent éternel qui n'existe que la nuit, où tout semble fixe, immobile. Seul un joint se consume ou une trace se sniffe, seule la drogue paraît se mouvoir avec l'alcool, en arrière-plan de la vie qui passe, et venir prendre toute la place dans un corps qui encaisse les consommations pour se soustraire au poids de l'esprit, et du regard porté par elle-même, et par les autres, sur sa condition de femmes en situation prostitutionnelle.

L'absence c'est aussi celle d'une vie sociale constituée et satisfaisante. À ce propos, Rachel souligne l'importance qu'a eu pour elle la notion de communauté avec les autres femmes prostituées et les relations amicales plus ou moins fortes, plus ou moins développées, entre elles. « Seules elles apparaissent entre les lignes du récit comme des ancrages pour la jeune fille d'alors, des figures qui permettent de faire lien. Car de liens, Rachel Moran en manque. Il n'y a pas d'ami·e·s, pas de camarade de classe, pas d'école pour les rencontrer. Il y a finalement peu de jeunes femmes de son âge, et lorsque c'est le cas, elles ne semblent pas vouloir se rapprocher. Cette absence de sociabilité, notamment avec des personnes de son âge

et qui ne seraient pas dans le système prostitutionnel, ne permet pas de s'extraire du milieu qui l'englobe, ni physiquement, ni psychologiquement. D'ailleurs, cela lui ferait presque peur, car qu'elles pourraient être leurs points communs, à ces filles qui sortent de classe et qui la croise, elle, la Rachel Moran de dix-sept ans qui s'est levée deux heures plus tôt et qui prend le chemin de son coin habituel, les yeux encore rougis de la veille, prête à attendre le passage d'un client quand ses camarades rentrent chez elles après l'école ?

Et à la lecture du récit de Rachel, se pose une question sous-jacente à son parcours : où était la société lorsqu'elle était dans la rue ? Qu'a fait et que fait la société pour ces femmes ? Si ce n'est les regarder avec mépris ou condescendance, quand ce n'est pas pour les insulter ou les violenter ? Où est le corps social et judiciaire, lorsque des femmes disparaissent des trottoirs et sont retrouvées assassinées ? La séparation entre la société civile et le monde prostitutionnel est un mur, une paroi étanche qui ne permet pas de communiquer. Si en tant que femme prostituée Rachel Moran rapporte l'expérience d'années vécues et ressenties à côté de cette société, comment réfléchir pour faire se rencontrer ces mondes et les faire échanger ? Comment créer du lien là où le vide est roi et où la peur est reine ? Comment abattre avec douceur les craintes naturelles de ces femmes qui ne sont jamais approchées que par des hommes qui veulent les exploiter ? Et surtout, comment répondre aux besoins qu'elles peuvent exprimer ou les accompagner à pouvoir définir ce qu'elles désirent ? La prostitution en tant que système d'exploitation ne peut être l'unique porte à franchir pour les femmes, qu'elles soient précarisées ou non, qu'aient été victimes de violences intrafamiliales ou sexuelles pendant l'enfance ou non, ou qu'elles viennent de milieux dysfonctionnels.

Dans la dernière partie de son ouvrage, Rachel Moran interroge et balise avec le réalisme de l'expérience les difficultés d'un retour à une vie à soi en sortant de prostitution. Car si elle est en est sortie, c'est par elle-même. Après sept ans, Rachel fini par avoir « le déclic », celui qui lui fait se dire que si elle continue, sa vie ne vaudra plus le coup d'être vécue. Et puis, il y a son bébé, son fils de quatre ans, qui a besoin d'elle. Alors Rachel Moran s'exile de Dublin pour un an, apprend par la force de son énergie et de sa détermination la douleur du sevrage, marque encore plus spatialement son isolement du monde. La société ne voulait pas la voir ? Elle en est

sortie, disparue, s'en est allée à la campagne, ignorée de ses voisin-e-s et laissée à elle-même. Là encore, elle dépeint les aléas d'une vie en pointillés qui n'en n'est finalement pas une; c'est le temps de l'attente, celui de le laisser filer pour espérer pouvoir avancer. Le temps de laisser aux cicatrices de pouvoir se refermer, et aux saisons de passer pour panser ses maux.

Sa vie à elle, Rachel Moran décide de l'écrire, de nombreuses années après avoir quitté l'univers prostitutionnel. Et de raconter dans ses derniers chapitres, comment l'obtention d'une bourse lui permet d'entrer à l'université, sans bac, pour devenir journaliste. À nouveau, la période est difficile et la peur colle à la peau de la jeune femme, dont les doutes grignotent sans cesse sa confiance. Sans compter les *flashback*, l'incidence de la mémoire traumatique dans son quotidien et de la difficulté d'envisager une vie intime et amoureuse, lorsqu'elle se présente. L'apprentissage passe alors par l'amour de l'autre, de celui qui respecte les limites et demande le consentement, de ce à quoi peut ressembler la vie amoureuse et partagée. Et de trouver enfin, celui qui lui laissera le temps du deuil, et l'acceptera pleinement, pour qui elle est, au-delà de l'expérience prostitutionnelle. Car Rachel Moran ne peut se réduire au terme de prostituée, tel qu'aucune femme ne le devrait. À travers son parcours, c'est une femme courageuse, intelligente, pleine de ressources, attachée à sa famille et ses enfants, une femme entière, que l'on serait malavisé de juger au regard de son parcours.

Le récit de Rachel Moran avant, pendant et après avoir été une femme prostituée, est essentiel à tout niveau. Sa prise de parole y est courageuse, le récit de l'expérience douloureux même si, on l'espère, cathartique. Depuis la parution anglophone de *Paid for*, Rachel Moran continue à dénoncer les violences que subissent les femmes engluées dans le système prostitutionnel et encourage celles qui ont eu des trajectoires similaires à la sienne à prendre la parole et à dire.

La traduction française de son livre, apporte une nouvelle pierre pour mieux comprendre l'étau du système prostitutionnel et des violences masculines faites aux femmes. La prise de parole est courageuse, et on le lui souhaite, salulaire. ■

-
- 1 Khadija Maach Del Lucchese, « Enfants de parents souffrant de troubles psychiques chroniques et complexe : la pertinence d'un dispositif groupal dans leur accompagnement », *Enfance & Psy*, n° 69, 2016/1, p. 108 à 119; Wendland Jaqueline, « Impact des troubles maternels borderline et psychotiques sur les relations mère-enfant : une revue de la littérature », *Carnet de notes sur les maltraitances infantiles*, 2017/1 (N° 6), p. 5-27.
 - 2 E. Goffman, *Stigmate : les usages sociaux des handicaps*, Paris, 1975 (1^{re} éd., *Stigma: Notes on the Management of Spoiled Identity*, Upper Saddle River, 1963)
 - 3 Synthèse du groupe de travail sur la prostitution des mineurs, 12 juillet 2021, disponible en ligne : https://solidarites-sante.gouv.fr/IMG/pdf/synthese_rapport_sur_la_prostitution_des_mineurs_12072021.pdf
-